

x AMELIE

OU

3/6  
11737 f9

LE DUC DE FOIX

TRAGEDIE

DE

*de Armet de*

MONSIEUR DE VOLTAIRE

GENTILHOMME ORDINAIRE DE LA CHAMBRE  
DU ROI DE FRANCE ET CHAMBELAN DU ROI  
DE PRUSSE.



---

A LONDRE:

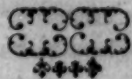
Chez D. WILSON & T. DURHAM.

MDCCLIII.



## AVIS DU LIBRAIRE.

**N**ous offrons au public cette tragédie dont Monsieur de Voltaire a bien voulu nous faire présent ainsi que du *Siècle de Louis XIV.* dont nous comptons livrer incessamment une nouvelle édition augmentée d'un tiers & très différente de toutes celles qu'on a contrefaites d'après notre première. Nous aurions voulu imprimer avec cette tragédie celles de *Rome sauvée*. Nous en avions le droit par le don que l'Auteur a eu la bonté de nous faire de ses ouvrages; mais ayant su de lui même, que les éditions qu'on a faites à Paris & en Hollande de *Rome sauvée* sont furtives, qu'elles sont tronquées & remplies de passages qui ne sont pas de lui, & qu'en un mot ce n'est pas là son ouvrage, nous ne l'imprimerons que quand il nous en aura donné permission & envoyé la copie. C'est bien le moins que nous devons à un Auteur à qui nous avons obligation, nous faisant gloire de lui témoigner ici notre très humble reconnaissance.





# AVIS DU LIBRAIRE.

Nous offrons au public cette tragédie dont  
Monsieur de Voltaire a bien voulu nous  
faire présent ainsi que de Louis XIV.  
dont nous comptons avoir l'honneur de nous  
faire voir l'édition augmentée de nos deux très dis-  
tinctes de toutes celles qui ont été publiées d'après  
nos premières. Nous aurons voulu im-  
primer cette tragédie.

## PERSONNAGES.

*Le duc de FOIX* *AMELIE*

*VAMIR son frère* *LISOT*

### Suivants

*La scene dans la ville de Foix.*







A M E L I E  
OU  
LE DUC DE FOIX  
TRAGÉDIE.

S C E N E I.

AMELIE, LISOIS.

LISOIS.

**S**ouffrez qu'en arrivant dans ce séjour d'allarmes  
Je dérobe un moment au tumulte des armes.

Le grand-cœur d'Amélie est du parti des rois.

Contre eux vous le savez je sers le duc de Foix,

Ou plutôt je combats ce redoutable maire,

Ce *Pépin* qui du trône heureux dépositaire

En subjuguant l'état en soutient la splendeur,

Et de *Thierry* son maître ose être protecteur.

Le duc de Foix ici vous tient sous sa puissance ;

J'ai de sa passion prévu la violence A

Et sur lui, sur moi-même, & sur votre intérêt

Je viens ouvrir mon cœur & dicter mon arrêt.

Ecoutez

Ecoutez moi madame, & vous pourrez connaître  
L'ame d'un vrai soldat digne de vous peut-être.

## A M E L I E.

Je sai quel est Lisois. Sa noble intégrité  
Sur ses lèvres toujours plaça la vérité.  
Quoi que vous m'annonciez, je vous croirai sans peine.

## L I S O I S.

Sachez que si dans Foix mon zèle me ramène,  
Si de ce prince altier j'ai suivi les drapeaux,  
Si je cours pour lui seul à des périls nouveaux,  
Je n'approuvai jamais la fatale alliance,  
Qui le soumet au maure & l'enleve à la France.  
Mais dans ces tems affreux de discorde & d'horreur  
Je n'ai d'autre parti que celui de mon cœur.  
Non que pour ce héros mon ame prévenue  
Prétende à ses défauts fermer toujours ma vue.  
Je ne m'aveugle pas, je vois avec douleur  
De ses emportemens l'indiscrète chaleur.  
Je voi que de ses sens l'impétueuse yvresse  
L'abandonne aux excès d'une ardente jeunesse :  
Et ce torrent fougueux que j'arrête avec soin.  
Trop souvent me l'arrache & l'emporte trop loin :  
Mais il a des vertus qui rachètent ses vices.  
Eh, qui saurait madame, où placer ses services,  
S'il ne vous falloit fuir & ne chérir jamais  
Que des cœurs sans faiblesse & des princes parfaits ?  
Tout le mien est à lui ; mais enfin cette épée  
Dans le sang des français à regret s'est trempée.  
Je voudrais à l'état rendre le duc de Foix.

## A M E L I E.

Seigneur, qui le peut mieux que le sage Lisois ?  
Si ce prince égaré chérit encor sa gloire,

C'est

T R A G E D I E.

7

C'est à vous de parler, & c'est vous qu'il doit croire.  
Dans quel affreux parti s'est-il précipité !

L I S O I S.

Je ne peux à mon choix fléchir sa volonté.  
J'ai souvent de son cœur aigrissant les blessures,  
Révolté sa fierté par des vérités dures.  
Vous seule à votre roi le pourriez rapeler ;  
Et c'est de quoi sur tout je cherche à vous parler.  
Dans Leucate autre fois j'osai belle Amélie  
Consacrer à vos loix le reste de ma vie,  
Je crus que vous pouviez approuvant mon dessein,  
Accepter sans mépris mon hommage & ma main ;  
Mais à d'autres destins je vous vois réservée,  
Par les maures cruels dans Leucate enlevée,  
Lorsque le fort jaloux portait ailleurs mes pas,  
Cet heureux duc de Foix vous sauva de leurs bras.  
La gloire en est à lui, qu'il en ait le salaire.  
Il a par trop de droits mérité de vous plaire,  
Il est prince, il est jeune, il est votre vangeur,  
Ses bienfaits & son nom, tout parle en sa faveur.  
La justice & l'amour vous pressent de vous rendre.  
Je n'ai rien fait pour vous, je n'ai rien à prétendre.  
Je me tais . . . cependant s'il faut vous mériter,  
A tout autre qu'à lui j'irais vous disputer,  
Je céderais à peine aux enfans des rois même ;  
Mais ce prince est mon chef, il me chérit, je l'aime.  
Lisoiis ni vertueux ni superbe à demi.  
Aurait bravé le prince, & cède à son ami.  
Je fais plus, de mes sens maîtrisant la faiblesse  
J'ose de mon rival appuyer la tendresse,  
Vous montrer votre gloire & ce que vous devez  
Au héros qui vous sert & par qui vous vivez.  
Je verrai d'un œuil sec & d'un cœur sans envie

Cet



Cet himen qui pouvait empoisonner ma vie,  
 Je réunis pour vous mon service & mes vœux,  
 Ce bras qui fut à lui combattra pour tous deux.  
 Autrefois votre amant, ami toujours fidèle,  
 Soldat de votre époux & plein du même zèle,  
 Je servirai sous lui comme il faudra qu'un jour  
 Quand je commanderai, l'on me serve à mon tour.  
 Voilà mes sentimens : si je me sacrifie,  
 L'amitié me l'ordonne, & surtout la patrie.  
 Songez que si l'himen vous range sous sa loi,  
 Si le prince est à vous, il est à votre roi.

A M E L I E.

Qu'avec étonnement seigneur, je vous contemple !  
 Que vous donnez au monde un rare & grand exemple !  
 Quoi, ce cœur (je le crois sans feinte & sans détour)  
 Connait l'amitié seule & fait braver l'amour ?  
 Il faut vous admirer quand on fait vous connaître,  
 Vous servez votre ami, vous servirez mon maître.  
 Un cœur si généreux doit penser comme moi,  
 Tous ceux de votre sang sont l'appui de leur roi.  
 Eh bien, de vos vertus je demande une grace.

L I S O I S.

Vos ordres sont sacrés, que faut-il que je fasse ?

A M E L I E.

Vos conseils généreux me pressent d'accepter  
 Ce rang dont un grand prince a daigné me flatter,  
 Je ne me cache point combien son choix m'honore,  
 J'en vois toute la gloire, & quand je songe encore  
 Qu'avant qu'il fut épris de ce funeste amour,  
 Il daigna me sauver & l'honneur & le jour,  
 Tout ennemi qu'il est de son roi légitime,  
 Tout allié du maure & protecteur du crime,  
 Accablée à ses yeux du poids de ses bienfaits,  
 Je crains de l'offenser seigneur, & je me tais.

Je

Mais malgré son service & ma reconnaissance  
 Il faut par des refus répondre à sa constance.  
 Sa passion m'afflige. Il est dur à mon cœur  
 Pour prix de ses bontés de causer son malheur.  
 Non seigneur, il lui faut épargner cet outrage.  
 Qui pourrait mieux que vous gouverner son courage ?  
 Est-ce à ma faible voix d'annoncer son devoir ?  
 Je suis loin de chercher ce dangereux pouvoir.  
 Quel appareil affreux ! quel tems pour l'himénée !  
 Des armes de mon roi la ville environnée  
 N'attend que des assauts, ne voit que des combats.  
 Le sang de tous cotés coule ici sous mes pas.  
 Armé contre mon maître, armé contre son frère !  
 Que de raisons ! . . . Seigneur c'est en vous que j'espère ;  
 Pardonnez . . . achevez vos desseins généreux.  
 Qu'il me rende à mon roi, c'est tout ce que je veux.  
 Ajoutez cet effort à l'effort que j'admire.  
 Vous devez sur son cœur avoir pris quelque empire,  
 Un esprit male & ferme, un ami respecté  
 Fait parler le devoir avec autorité,  
 Ses conseils sont des loix.

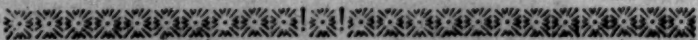
L I S O I S.

Il en est peu madame,  
 Contre les passions qui subjuguent son ame.  
 Je connais sa faiblesse & son emportement ;  
 Le prince est soupçonneux, & je fus votre amant.  
 Quels que soient les ennuis dont votre cœur soupire,  
 Je vous ai déjà dit ce que j'ai dû vous dire.  
 Laissez moi menager son esprit ombrageux.  
 Je crains d'effaroucher ses feux impétueux.  
 Je fais à quels excès irait sa jalousie,  
 Quel poison mes discours répandraient sur sa vie,

B

Je

Je vous perdrais peut-être ; & mon soin dangereux,  
 Madame, avec un mot ferait trois malheureux.  
 Vous, à vos intérêts rendez vous moins contraire,  
 Pesez sans passion l'honneur qu'il vous veut faire.  
 Moi, libre entre vous deux souffrez que dès ce jour  
 Oubliant à jamais le langage d'amour,  
 Tout entier à la guerre & maître de mon ame,  
 J'abandonne à leur sort & vos vœux & sa flamme.  
 Je crains de l'outrager, je crains de vous trahir,  
 Et ce n'est qu'aux combats que je dois le servir.  
 Laissez moi d'un soldat garder le caractère,  
 Madame, & puisqu'enfin la France vous est chère  
 Rendez lui ce héros qui serait son appui.  
 Je vous laisse y penser, & je cours près de lui.



## S C E N E II.

A M E L I E, T A I S E.

A M E L I E.

Ah, s'il faut à ce prix le donner à la France,  
 Un si grand changement n'est pas en ma puissance,  
 Taïse, & cet himen est un crime à mes yeux.

T A I S E.

Quoi, le prince à ce point vous ferait odieux ?  
 Quoi ! dans ces tristes tems de ligue et de haines,  
 Qui confondent des droits les bornes incertaines,  
 Où le meilleur parti semble encor si douteux,  
 Où les enfans des rois sont divisés entre eux,  
 Vous, qu'un astre plus doux semblait avoir formée  
 Pour l'unique douceur d'aimer & d'être aimée,  
 Pouvez-vous n'opposer qu'un sentiment d'horreur  
 Aux soupirs d'un héros qui fut votre vengeur.

Vous



Vous savez que ce prince au rang de ses ancêtres  
Compte les premiers rois que la France eut pour maîtres.  
D'un puissant appanage il est né souverain,  
Vous êtes sa vassalle, il vous offre sa main.  
Ce rang à qui tout cède & pour qui tout s'oublie,  
Brigué par tant d'appas, objet de tant d'envie,  
Ce rang qui touche au trône, & qu'on met à vos pieds  
Peut-il causer les pleurs dont vos yeux sont noyés ?

A M E L I E.

Quoi, pour m'avoir sauvée il faudra qu'il m'opprime ?  
De son fatal secours je serai la victime ?  
Je lui dois tout sans doute, & c'est pour mon malheur :

T A I S E.

C'est être trop injuste.

A M E L I E.

Eh bien, connais mon cœur ;  
Mon devoir, mes douleurs, le destin qui me lie,  
Je mets entre tes mains le secret de ma vie,  
De ta foi désormais c'est trop me défier,  
Et je me livre à toi pour me justifier.  
Vois combien mon devoir à ses vœux est contraire.  
Mon cœur n'est point à moi ; ce cœur est à son frère.

T A I S E.

Qui ? ce vaillant Vamir ?

A M E L I E.

Nos sermens mutuels  
Devançaient les sermens réservés aux autels.  
J'attendais dans Leucate en secret retirée,  
Qu'il y vint dégager la foi qu'il m'a jurée,  
Quand les maures cruels inondant nos déserts  
Sous mes toits embrasés me chargèrent de fers.

Le duc est l'allié de ce peuple indomptable ;  
 Il me sauva Taïse, & c'est ce qui m'accable.  
 Mes jours à mon amant seront-ils réservés ?  
 Jours tristes, jours affreux qu'un autre a conservés !

T A I S E.

Pourquoi donc avec lui vous obstinant à feindre  
 Nourir en lui des feux qu'il vous faudrait éteindre ?  
 Il eut pu respecter ces saints engagements,  
 Voux eussiez mis un frein à ses emportemens.

A M E L I E.

Je ne le puis. Le ciel pour combler mes misères  
 Voulut l'un contre l'autre animer les deux frères.  
 Vamir toujours fidèle à son maître, à nos loix,  
 A contre un révolté vengé l'honneur des rois.  
 De son rival altier tu vois la violence,  
 J'oppose à ses fureurs un douloureux silence,  
 Il ignore du moins qu'en des tems plus heureux  
 Vamir a prévenu ses desseins amoureux.  
 S'il en était instruit, sa jalousie affreuse  
 Le rendrait plus à craindre, & moi plus malheureuse.  
 C'en est trop, il est tems de quitter ses états.  
 Fuijons des ennemis. Mon roi me tend les bras.  
 Ces prisonniers Taïse, à qui le sang te lie  
 De ces murs en secret méditent leur sortie.  
 Ils pourront me conduire, ils pourront m'escorter.  
 Il n'est point de péril que je n'ose affronter,  
 Je hazarderai tout pourvû qu'on me délivre  
 De la prison illustre où je ne saurais vivre.

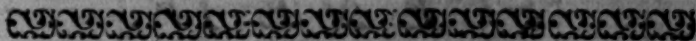
T A I S E.

Madame, il vient à vous.

A M E L I E.

Je ne puis lui parler.

Il verrait trop mes pleurs toujours prêts à couler.  
Que ne puis-je à jamais éviter sa poursuite ?



SCÈNE III.

LE DUC DE FOIX, LISSOIS, TAISE.

LE DUC A TAISE.

Est-ce elle qui m'échappé, est-ce elle qui m'évite ?  
Taïse, demeurez ; vous connaissez trop bien  
Les transports douloureux d'un cœur tel que le mien,  
Vous savez si je l'aime, & si je l'ai servie,  
Si j'attends d'un regard le destin de ma vie ?  
Qu'elle n'étende pas l'excès de son pouvoir  
Jusqu'à porter ma flamme au dernier désespoir,  
Je hais ces vains respects, cette reconnaissance  
Que sa froideur timide oppose à ma constance.  
Le plus léger délai m'est un cruel refus,  
Un affront que mon cœur ne pardonnera plus.  
C'est envain qu'à la France, à son maître fidèle  
Elle étale à mes yeux le faste de son zèle,  
Je prétends que tout cède à mon amour, à moi,  
Qu'elle trouve en moi seul sa patrie & son roi.  
Elle me doit la vie & jusqu'à l'honneur même,  
Et moi, je lui dois tout puisque c'est moi qui l'aime.  
Unis par tant de droits c'est trop nous séparer.  
L'autel est prêt, j'y cours, allez l'y préparer.

SCÈNE



## SCENE IV.

LE DUC, LISOIS.

LISOIS.

Seigneur, songez-vous bien que de cette journée  
Peut-être de l'état dépend la destinée ?

LE DUC.

Oui, vous me verrez vaincre ou mourir son époux.

LISOIS.

L'ennemi s'avançait & n'est pas loin de nous.

LE DUC.

Je l'attends sans le craindre, & je vais le combattre ?  
Crois-tu que ma faiblesse ait pu jamais m'abattre ?  
Penses-tu que l'amour mon tiran, mon vainqueur  
De la gloire en mon ame ait étouffé l'ardeur ?  
Si l'ingrate me hait, je veux qu'elle m'admire.  
Elle a sur moi sans doute un souverain empire.  
Et n'en a point assez pour flétrir ma vertu.  
Ah, trop sévère ami, que me reproches-tu ?  
Non, ne me juges point avec tant d'injustice.  
Est-il quelque français que l'amour avilisse ?  
Amants, aimés, heureux, ils vont tous aux combats,  
Et du sein du bonheur ils volent au trépas.  
Je mourrai digne au moins de l'ingrate que j'aime.

LISOIS.

Que mon prince plutôt soit digne de lui même.  
Le salut de l'état m'occupait en ce jour.  
Je vous parle du vôtre, & vous parlez d'amour !  
Seigneur, des ennemis j'ai visité l'armée,  
Déjà de tous cotés la nouvelle est semée,

Que

Que Vamir votre frère est armé contre nous,  
Je sai que dès longtems il s'éloigna de vous.  
Vamir ne m'est connu que par la renommée;  
Mais si par le devoir, par la gloire animée  
Son ame écoute encor ces premiers sentimens  
Qui l'attachaient à vous dans la fleur de vos ans,  
Il peut vous ménager une paix nécessaire,  
Et mes soins ----

LE DUC.

Moi, devoir quelque chose à mon frère ?  
Près de mes ennemis mandier sa faveur ?  
Pour le haïr, sans doute il en coute à mon cœur.  
Je n'ai point oublié notre amitié passée,  
Mais puisque ma fortune est par lui traversée,  
Puisque mes ennemis l'ont détaché de moi,  
Qu'il reste au milieu d'eux, qu'il serve sous un roi.  
Je ne veux rien de lui.

LISOIS.

Votre fière constance  
D'un monarque irrité brave trop la vengeance.

LE DUC.

Quel monarque ? un fantome, un prince effeminé  
Indigne de sa race, esclave couronné,  
Sur un trone avili soumis aux loix d'un maire.  
De Pepin son tiran je crains peu la colere ;  
Je déteste un sujet qui croit m'intimider,  
Et je méprise un roi qui n'ose commander.  
Puisqu'il laisse usurper sa grandeur souveraine,  
Dans mes états au moins je soutiendrai la mienne.  
Ce cœur est trop altier pour adorer les loix  
De ce maire insolent, l'oppresséur de ses rois,  
Et Clovis que je compte au rang de mes ancêtres  
N'aprit point à ses fils à ramper sous des maîtres.

Les

Les arabes du moins s'arment pour me vanger ;  
Et tyran pour tyran j'aime mieux l'étranger.

L I S O I S.

Vous haïssez un maire, & votre haine est juste,  
Mais ils ont des français sauvé l'empire auguste,  
Tandis que nous aidons l'arabe à l'opprimer.  
Cette triste alliance a de quoi m'allarmer.  
Nous préparons peut-être un avenir horrible,  
L'exemple de l'espagne est honteux & terrible.  
Les brigands africains sont des tyrans nouveaux,  
Qui font servir nos mains à creuser nos tombeaux.  
Ne vaudrait-il pas mieux fléchir avec prudence ?

L E D U C.

Non, je ne peux jamais implorer qui m'offense.

L I S O I S.

Mais vos vrais intérêts oubliés trop longtems - - -

L E D U C.

Mes premiers intérêts sont mes ressentimens.

L I S O I S.

Ah, vous écoutez trop l'amour & la colére.

L E D U C.

Je le fai, je ne peux fléchir mon caractère.

L I S O I S.

On le peut, on le doit, je ne vous flatte pas,  
Mais en vous condannant je suivrai tous vos pas,  
Il faut à son ami montrer son injustice,  
L'éclairer, l'arrêter au bord du précipice.  
Je l'ai dû, je l'ai fait malgré votre couroux.  
Vous y voulez tomber, & j'y cours avec vous.

L E



TRAGÉDIE.

17

LE DUC.

Ami, que m'as-tu dit ?

LISOIS.

Ce que j'ai dû vous dire.

Ecoutez un peu plus l'amitié qui m'inspire.

Quel parti prendrez-vous ?

LE DUC.

Quand mes brulans desirs

Auront soumis l'objet qui brave mes soupirs,

Quand l'ingrate Amélie à son devoir renduë,

Aura remis la paix dans cette ame épérduë,

Alors j'écouterai tes conseils généreux.

Mais jusqu'à ce moment fai-je ce que je veux ?

Tant d'agitations, de tumultes, d'orages

Ont sur tous les objets répandu des nuages :

Puis-je prendre un parti, puis-je avoir un dessein ?

Allons près du tyran qui seul fait mon destin.

Que l'ingrate à son gré décide de ma vie ;

Et nous déciderons du sort de la patrie.

*Fin du premier Acte.*

C

ACTE

ACTE II.

SCENE I.

LE DUC DE FOIX. (*seul*)

Osera-t-elle encor refuser de me voir ?  
 Ne craindra-t-elle point d'aigrir mon désespoir ?  
 Ah, c'est moi seul ici qui tremble de déplaire.  
 Ame superbe & faible ! esclave volontaire,  
 Cours aux pieds de l'ingrate abaisser ton orgueil.  
 Vois tes jours dépendans d'un mot & d'un coup d'œil.  
 Lache, consume les dans l'éternel passage  
 Du dépit aux respects & des pleurs à la rage.  
 Pour la dernière fois je prétends lui parler.  
 Allons.

SCENE II.

LE DUC, AMELIE ET TAISE (*dans le fond*).

AMELIE.

J'espère encor, & tout me fait trembler.  
 Vamir tenterait-il une telle entreprise ?  
 Que de dangers nouveaux ! ah que vois-je, Taïse ?

LE DUC.

J'ignore quel objet attire ici vos pas,  
 Mais vos yeux disent trop qu'ils ne me cherchent pas.  
 Quoi,

Quoi, vous les détournez ? quoi ? vous voulez encore  
Insulter aux tourmens d'un cœur qui vous adore.  
Et de la tyrannie exerçant le pouvoir  
Nourir votre fierté de mon vain désespoir ?  
C'est à ma triste vie ajouter trop d'allarmes,  
Trop flétir des lauriers arrosés de mes larmes,  
Et qui me tiendront lieu de malheur & d'affront  
S'ils ne sont par vos mains attachés sur mon front ;  
Si votre incertitude allarmant mes tendresses  
Peut encor démentir la foi de vos promesses.

A M E L I E.

Je ne vous promis rien, vous n'avez point ma foi,  
Et la reconnaissance est tout ce que je doi.

L E D U C.

Quoi ? lorsque de ma main je vous offrais l'hommage ?

A M E L I E.

D'un si noble présent j'ai vu tout l'avantage,  
Et sans chercher ce rang qui ne m'était pas dû,  
Par de justes respects je vous ai répondu.  
Vos bienfaits, votre amour, & mon amitié même,  
Tout vous flatait sur moi d'un empire suprême.  
Tout vous a fait penser qu'un rang si glorieux  
Présenté par vos mains éblouirait mes yeux.  
Vous vous trompiez. Il faut rompre enfin le silence,  
Je vai vous offenser, je me fais violence,  
Mais réduite à parler je vous dirai seigneur,  
Que l'amour de mes rois est gravé dans mon cœur.  
Votre sang est auguste, & le mien est sans crime,  
Il coula pour l'état que l'étranger opprime.  
Mes ancêtres du moins dans mon cœur ont transmis  
La haine qu'un français doit à ses ennemis,  
Et leur fille jamais n'acceptera pour maître  
L'ami de nos tyrans quelque grand qu'il puisse être.



Voilà les sentimens que leur sang m'a tracés ;  
Et s'il vous font rougir, c'est vous qui m'y forcés.

L E D U C.

Je suis je l'avouerai surpris de ce langage.  
Je ne m'attendais pas à ce nouvel outrage,  
Et n'avais pas prévu que le sort en courroux  
Pour m'accabler d'affronts dut se servir de vous.  
Vous avez fait madame, une secrette étude  
Du mépris, de l'insulte & de l'ingratitude,  
Et votre cœur enfin lent à se déployer,  
Hardi par ma faiblesse, a paru tout entier.  
Je ne connaissais pas tout ce zèle héroïque,  
Tant d'amour de l'état ou tant de politique ;  
Mais vous qui m'outragez, me connaissez-vous bien ?  
Vous reste-t-il ici de parti que le mien ?  
M'osez-vous reprocher une heureuse alliance  
Qui fait ma sureté, qui soutient ma puissance,  
Sans qui vous gémiriez dans la captivité,  
A qui vous avez dû l'honneur, la liberté.  
Est ce-donc là le prix de vous avoir servie ?

A M E L I E.

Oui, vous m'avez sauvée, oui je vous dois la vie,  
Mais de mes tristes jours ne puis-je disposer,  
Me les conserviez-vous pour les tyranniser ?

L E D U C.

Je deviendrai tyran, mais moins que vous cruelle.  
Mes yeux lisent trop bien dans votre ame rebelle ;  
Tous vos prétextes faux m'apprennent vos raisons,  
Je vois mon deshonneur, je vois vos trahisons.  
Quelque soit l'insolent que ce cœur me préfère,  
Redoutez mon amour, tremblez de ma colère.  
C'est lui seul désormais que mon bras va chercher.  
De son cœur tout sanglant j'irai vous arracher,

Et

Et si dans les horreurs du sort qui nous accable,  
De quelque joie encor ma fureur est capable,  
Je la mettrai perfide, à vous désespérer.

A M E L I E.

Non seigneur, la raison saura vous éclairer,  
Non, votre ame est trop noble, elle est trop élevée  
Pour opprimer ma vie après l'avoir sauvée ;  
Mais si votre grand cœur s'avilissait jamais  
Jusqu'à persécuter l'objet de vos bienfaits ;  
Sachez que ces bienfaits, vos vertus, votre gloire,  
Plus que vos cruautés vivront dans ma mémoire.  
Je vous plains, vous pardonne, & veux vous respecter,  
Je vous ferai rougir de me persécuter ;  
Et je conserverai malgré votre menace  
Une ame sans courroux, sans crainte & sans audace.

L E D U C.

Arrêtez, pardonnez aux transports égarez,  
Aux fureurs d'un amant que vous désespérez.  
Je vois trop qu'avec vous Lisois d'intelligence  
D'une cour qui me hait embrasse la défense,  
Que vous voulez tous deux m'unir à votre roi,  
Et de mon sort enfin disposer malgré moi.  
Vos discours sont les siens. Ah ! parmi tant d'alarmes  
Pourquoi recourez-vous à ces nouvelles armes ?  
Pour gouverner mon cœur, l'asservir, le changer  
Avez-vous donc besoin d'un secours étranger ?  
Aimez ; il suffira d'un mot de votre bouche.

A M E L I E.

Je ne vous cache point que du soin qui me touche  
A votre ami seigneur, mon cœur s'était remis.  
Je vois qu'il a plus fait qu'il ne m'avait promis.  
Ayez pitié des pleurs que mes yeux lui confient,  
Vous les faites couler, que vos mains les essuient :

Devenez

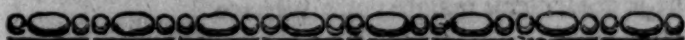
Devenez assez grand pour apprendre à dompter  
Des feux que mon devoir me force à rejeter.  
Laissez moi toute entière à la reconnaissance.

L E D U C.

Ainsi le seul Lisois a votre confiance.  
Mon outrage est connu, je fai vos sentimens.

A M E L I E.

Vous les puez seigneur, connaître avec le tems ;  
Mais vous n'aurez jamais le droit de les contraindre  
Ni de les condamner, ni même de vous plaindre.  
Du généreux Lisois j'ai recherché l'appui.  
Imitez sa grande ame, & pensez comme lui.



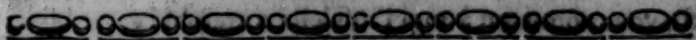
### S C E N E III.

L E D U C. (*seul*)

Eh bien, c'en est donc fait, l'ingrate, la parjure  
A mes yeux sans rougir étale mon injure,  
De mes malheurs honteux l'abîme est découvert,  
Je n'avais qu'un ami, c'est lui seul qui me perd.  
Que l'on cherche Lisois, qu'il vienne ici se rendre,  
Que l'ingrate ; - - - mais non je ne veux rien entendre,  
Mon cœur ne lui doit plus qu'un éternel mépris.  
Par quels dehors trompeurs, o ciel, j'étais surpris !  
Amitié, vain fantôme, ombre que j'ai chérie,  
Toi, qui me consolais des malheurs de ma vie,  
Bien que j'ai trop aimé, que j'ai trop méconnu,  
Trésor cherché sans cesse, & jamais obtenu,  
Tu m'as trompé cruelle, autant que l'amour même  
Et maintenant pour prix de mon erreur extrême,



Détrompé des faux biens trop faits pour me charmer,  
Mon destin me condamne à ne plus rien aimer.  
Le voilà cet ingrat, qui fier de son parjure,  
Vient encor de ses mains déchirer ma blessure,



S C E N E IV.

LE DUC, LISOIS.

LISOIS.

A vos ordres seigneur, vous me voiez rendu.  
D'où vient sur votre front ce chagrin répandu ?  
Votre ame aux passions longtems abandonnée  
A-t-elle en liberté pesé sa destinée ?

LE DUC.

Oui.

LISOIS.

Quel est le projet où vous vous arrêtés ?

LE DUC.

D'ouvrir enfin les yeux aux infidélités,  
De sentir mon malheur, & d'apprendre à connaître  
La perfide amitié d'un rival & d'un traître.

LISOIS.

Comment ?

LE DUC.

C'en est assez.

LISOIS.

C'en est trop entre nous.

Ce traître, quel est-il ?

LE

L E D U C.

Me le demandez-vous ?

De l'affront inoui qui vient de me confondre,  
 Quel autre étoit instruit, quel autre en doit répondre ?  
 Je sai trop qu'Amélie ici vous a parlé,  
 En vous nommant à moi l'infidelle a tremblé ;  
 Vous affectez sur elle un odieux silence  
 Interprète muët de votre intelligence.  
 Je ne sai qui des deux je dois plus détester.

L I S O I S.

Vous sentez-vous capable au moins de m'écouter ?

L E D U C.

Je le veux.

L I S O I S.

Pensez-vous que j'aime encor la gloire ?  
 M'estimez-vous encore & pouvez-vous me croire ?

L E D U C.

Oui, jusqu'à ce moment je vous crus vertueux,  
 Je vous crus mon ami.

L I S O I S.

Ces titres prétieux

Ont été jusqu'ici la règle de ma vie,  
 Mais vous, méritez-vous que je me justifie ?  
 Apprenez qu' Amélie avait touché mon cœur  
 Avant que de sa vie heureux libérateur  
 Vous eussiez par vos soins, par cet amour sincère,  
 Surtout par vos bienfaits, tant de droits de lui plaire.  
 Moi, plus soldat que tendre, & dédaignant toujours  
 Ce grand art de séduire inventé dans les cours,  
 Ce langage flatteur & souvent si perfide,  
 Peu fait pour mon esprit, peut-être trop rigide,

Je

Je lui parlai d'himen, & ce nœud respecté,  
 Resserré par l'estime & par l'égalité,  
 Lui pouvait préparer des destins plus propices  
 Qu'un rang plus élevé, mais sur des précipices.  
 Hier avec la nuit je vins dans vos remparts,  
 Tout votre cœur parut à mes premiers regards.  
 Aujourd'hui j'ai revu cet objet vos larmes,  
 D'un œuil indifférent j'ai regardé ses charmes,  
 Et je me suis vaincu sans rendre de combats,  
 J'ai fait valoir vos feux que je n'approuve pas.  
 J'ai de tous vos bienfaits rappelé la mémoire,  
 L'éclat de votre rang, celui de votre gloire ;  
 Sans cacher vos défauts vantant votre vertu,  
 Et pour vous contre moi j'ai fait ce que j'ai dû.  
 Je m'immole à vous seul, & je me rends justice ;  
 Et si ce n'est assez d'un pareil sacrifice,  
 S'il est quelque rival qui vous ose outrager,  
 Tout mon sang est à vous, & je cours vous vanger.

LE DUC.

Que tout ce que j'eptens t'élève & m'humilie.  
 Ah, tu devais sans doute adorer Amélie.  
 Mais qui peut commander à son cœur enflammé ?  
 Non, tu n'as point vaincu, tu n'avais point aimé.

LIS O I S.

J'aimas & notre amour suit notre caractère.

LE DUC.

Je ne peux t'imiter, mon ardeur m'est trop chère.  
 Je t'admire avec honte, il le faut avouer.  
 Ton cœur . . .

LIS O I S.

Aimez moi prince, au lieu de me louer.  
 Et si vous me devez quelque reconnaissance.  
 Faites votre bonheur, il est ma récompense,

D

Vous.



Vous voyez quelle ardente & fière inimitié,  
 Votre frère nourrit contre votre allié.  
 La suite croiez moi peut en être funeste,  
 Vous êtes sous un joug que votre cœur déteste.  
 Je prévois que bientôt on verra réunis  
 Les débris dispersés de l'empire des lis.  
 Chaque jour nous produit un nouvel adverfaire,  
 Hier le béarnais, aujourd'hui votre frère.  
 Le pur sang de Clovis est toujours adoré,  
 Tot ou tard il faudra que ce trône sacré,  
 Les rameaux divisés & courbés par l'orage  
 Plus unis & plus beaux soient notre unique ombrage.  
 Vous placé près du trône, à ce trône attaché,  
 Si les malheurs des tems vous en ont arraché,  
 A des nœuds étrangers s'il falut vous résoudre,  
 L'intérêt qui les forme a droit de les dissoudre.  
 On pourrait balancer avec dextérité  
 Des maires du palais la fière autorité ;  
 Et bientôt par vos mains leur puissance affaiblie. . .

## L E D U C.

Je le souhaite au moins ; mais crois-tu qu'Amélie  
 Dans son cœur amoli partagerait mes feux,  
 Si le même parti nous unissait tous deux ?  
 Penses-tu qu'à m'aimer je pourrais la réduire ?

## L I S O I S.

Dans le fond de son cœur je n'ai point voulu lire.  
 Mais qu'important pour vous ses vœux & ses desseins ?  
 Faut-il que l'amour seul fasse ici nos destins ?  
 Lorsque le grand Clovis aux champs de la touraine  
 Détruist les vainqueurs de la grandeur romaine,  
 Quand son bras arrêta dans nos champs inondés,  
 Des ariens sanglans les torrents débordés,

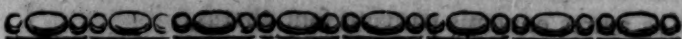
Sauva-

Sauva-t-il son païs pour plaire à sa maitresse ?  
 Tant d'honneurs étaient-ils l'effet de sa tendresse ?  
 Mon bras contre un rival est prêt à vous servir.  
 Je voudrais faire plus, je voudrais vous guérir.  
 On connaît peu l'amour, on craint trop son amorce,  
 C'est sur nos lachetés qu'il a fondé sa force,  
 C'est nous qui sous son nom troublons notre repos.  
 Il est tyran du faible, esclave du héros.  
 Puisque je l'ai vaincû, puisque je le dédaigne,  
 Sur le sang de nos rois souffrirez-vous qu'il régne ?  
 Vos autres ennemis par vous sont abatus,  
 Et vous devez en tout l'exemple des vertus.

LE DUC.

Le sort en est jetté, je ferai tout pour elle,  
 Il faut bien à la fin désarmer la cruelle.  
 Ses loix seront mes loix, son roi sera le mien,  
 Je n'aurai de parti, de maitre que le sien.  
 Possesseur d'un trésor où s'attache ma vie,  
 Avec mes ennemis je me réconcilie.  
 Je lirai dans ses yeux mon fort & mon devoir,  
 Mon cœur est enivré de cet heureux espoir.  
 Je n'ai point de rival, j'avais tort de me plaindre,  
 Si tu n'es point aimé, quel mortel ai-je à craindre ?  
 Qui pourrait dans ma cour avoir poussé l'orgueil  
 Jusqu' à laisser vers elle échaper un coup d'œil ?  
 Enfin plus de prétexte à ses refus injustes,  
 Raison, gloire, intérêts & tous ces droits augustes  
 Des princes de mon sang & de mes souverains  
 Sont des liens sacrés resserrés par ses mains.  
 Du roi puisqu'il le faut soutenons la couronne.  
 La vertu le conseille & la beauté l'ordonne.  
 Je veux entre tes mains dans ce fortuné jour,  
 Sceller tous les sermens que je fais à l'amour.  
 Quant à mes intérêts que toi seul en décide.

Souffrez donc près du roi que mon zèle me guide,  
 Peut-être il eût falu que ce grand changement  
 Ne fut dû qu'au héros & non pas à l'amant :  
 Mais si d'un si grand cœur une femme dispose  
 L'effet en est trop beau pour en blamer la cause,  
 Et mon cœur tout rempli de cet heureux retour,  
 Bénit votre faiblesse & rend grace à l'amour.



## SCÈNE V.

LE DUC, LISOIS, UN OFFICIER.

L'OFFICIER.

Seigneur, auprès des murs les ennemis paraissent,  
 L'assaut est préparé, le tems, les périls pressent.  
 Nous attendons votre ordre.

LE DUC.

Eh bien, cruels destins !  
 Vous l'importez sur moi, vous trompez mes desseins,  
 Plus d'accord, plus de paix, je vole à la victoire ;  
 Méritons Amélie en me couvrant de gloire :  
 Je ne suis pas en peine, ami, de résister  
 Aux téméraires mains qui m'osent insulter.  
 De tous les ennemis qu'il faut combattre encore,  
 Je n'en redoute qu'un, c'est celui que j'adore.

*Fin du second Acte.*

ACTE



---

 ACTE III.
 

---

## SCÈNE I.

LE DUC DE FOIX, LISOIS.

LE DUC.

**L**a victoire est à nous, vos soins l'ont assurée,  
 Vos conseils ont guidé ma jeunesse égarée.  
 Lisois m'est nécessaire aux conseils, aux combats,  
 Et c'est à sa grande ame à diriger mon bras.

LISOIS.

Prince, ce feu guerrier qu'en vous on voit paraître  
 Sera maître de tout quand vous en serez maître;  
 Vous l'avez su régler, & vous avez vaincu.  
 Aiez dans tous les tems cette heureuse vertu.  
 L'effet en est illustre autant qu'il est utile,  
 Le faible est inquiet, le grand homme est tranquille.

LE DUC.

Et l'amour est-il fait pour la tranquillité?  
 Mais ce chef inconnu sur nos remparts monté,  
 Qui tint seul si longtems la victoire en balance,  
 Qui m'a rendu jaloux de sa haute vaillance,  
 Que devient-il?

LISOIS.

Seigneur, environné de morts  
 Il a seul repoussé nos plus puissants efforts.  
 Mais ce qui me confond & qui doit vous surprendre,  
 Pouvant nous échaper il est venu se rendre.

Sans

Sans vouloir se nommer & sans se découvrir  
 Il accusait le ciel & cherchait à mourir.  
 Un seul de ses suivans auprès de lui partage  
 La douleur qui l'accable & le fort qui l'outrage.

## L E D U C.

Quel est donc, cher ami, ce chef audacieux  
 Qui cherchant le trépas se cachait à nos yeux.  
 Son casque était fermé. Quel charme inconcevable  
 Quand je l'ai combattu le rendait respectable ?  
 Un je ne sai quel trouble en moi s'est élevé  
 Soit que ce triste amour dont je suis captivé,  
 Sur mes sens égarés répandant sa tendresse,  
 Jusqu'au sein des combats m'ait prêté sa faiblesse,  
 Qu'il ait voulu marquer toutes mes actions  
 De la molle douceur de ses impressions ;  
 Soit plutôt que la voix de ma triste patrie  
 Parle encor en secret au cœur qui l'a trahie,  
 Ou que le trait fatal enfoncé dans ce cœur  
 Corrompe en tous les tems ma gloire & mon bonheur.

## L I S O I S.

Quant aux traits dont votre ame a senti la puissance,  
 Tous les conseils sont vains, agréez mon silence ;  
 Mais ce sang des français que nos mains font couler,  
 Mais l'état, la patrie, il faut vous en parler.  
 Vos nobles sentimens peuvent encor paraître.  
 Il est beau de donner la paix à votre maître.  
 Son égal aujourd'hui, demain dans l'abandon  
 Vous vous verriez réduit à demander pardon.  
 Sûr enfin d'Amélie & de votre fortune  
 Fondez votre grandeur sur la cause commune.  
 Ce guerrier quel qu'il soit remis entre nos mains  
 Poura servir lui-même à vos justes desseins :

De

De cet heureux moment saisissons l'avantage.

LE DUC.

Ami, de ma parole Amélie est le gage.

Je la tiendrai. Je vais dès ce même moment

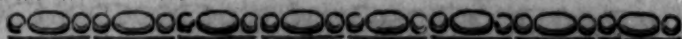
Préparer les esprits à ce grand changement.

A tes conseils heureux tous mes sens s'abandonnent.

La gloire, l'hyménée & la paix me couronnent.

Et libre des chagrins où mon cœur fut noyé

Je dois tout à l'amour & tout à l'amitié.



SCÈNE II.

LISOIS, VAMIR, EMAR (*dans le fond du théâtre.*)

LISOIS.

Je me trompe ou je vois ce captif qu'on amène,  
Un des siens l'accompagne, il se soutient à peine,  
Il paraît accablé d'un désespoir affreux.

VAMIR.

Où suis-je ? où vai-je ? o ciel ?

LISOIS.

Chevalier valeureux,  
Vous êtes dans des murs où l'on chérit la gloire,  
Où l'on n'abuse point d'une faible victoire,  
Où l'on fait respecter de braves ennemis.  
C'est en de nobles mains que le sort vous a mis.  
Ne puis-je vous connaître, & faut-il qu'on ignore  
De quel grand prisonnier le duc de Foix s'honore ?

VAMIR.

Je suis un malheureux, le jouet des destins  
Dont la moindre infortune est d'être entre vos mains.

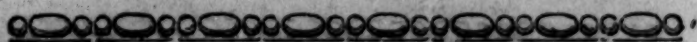
Souf-



Souffrez qu'au souverain de ce séjour funeste  
 Je puisse au moins cacher un sort que je déteste.  
 Me faut-il des témoins encor de mes douleurs ?  
 On apprendra trop tôt mon nom & mes malheurs.

## L I S O I S.

Je ne vous presse point seigneur, je me retire,  
 Je respecte un chagrin dont votre cœur soupire.  
 Croiez que vous pourrez retrouver parmi nous  
 Un destin plus heureux & plus digne de vous.



## S C E N E III.

V A M I R, E M A R,

V A M I R.

U n destin plus heureux ! mon cœur en désespère.  
 J'ai trop vécu. . . .

E M A R.

Seigneur, dans un sort si contraire  
 Rendez graces au ciel de ce qu'il a permis  
 Que vous soiez tombé sous de tels ennemis,  
 Non sous le joug affreux d'une main étrangère.

V A M I R.

Qu'il est dur bien souvent d'être aux mains de son frère !

E M A R.

Mais ensemble élevés dans des tems plus heureux  
 La plus tendre amitié vous unissait tous deux.

V A M I R.

Il m'aimait autrefois, c'est ainsi qu'on commence ;  
 Mais bientôt l'amitié s'envole avec l'enfance.

Il ne fait pas encor ce qu'il me fait souffrir,  
Et mon cœur déchiré ne saurait le haïr.

E M A R.

Il ne soupçonne pas qu'il ait en sa puissance  
Un frère infortuné qu'animait la vengeance.

V A M I R.

Non, la vengeance ami, n'entra point dans mon cœur,  
Qu'un soin trop différent égara ma valeur !  
Juste ciel, est-il vrai ce que la renommée  
Annonçait dans la France à mon ame allarmée.  
Est-il vrai qu'Amélie après tant de sermens  
Ait violé la foi de ses engagemens ?  
Et pour qui juste ciel ! ô comble de l'injure !  
O nœuds du tendre amour, ô loix de la nature !  
Liens sacrés des cœurs êtes-vous tous trahis ?  
Tous les maux dans ces lieux sont sur moi réunis.  
Frère injuste, cruel !

E M A R.

Vous disiez qu'il ignore

Que parmi tant de biens qu'il vous enlève encore,  
Amélie en effet est le plus précieux,  
Qu'il n'avait jamais su le secret de vos feux.

V A M I R.

Elle se fait l'ingrate, elle sait que ma vie  
Par d'éternels sermens à la sienne est unie,  
Elle sait qu'aux autels nous allions confirmer  
Ce devoir que nos cœurs s'étaient fait de s'aimer,  
Quand le maure enleva mon unique espérance;  
Et je n'ai pu sur eux achever ma vengeance,  
Et mon frère a ravi le bien que j'ai perdu.  
Il jouit des malheurs dont je suis confondu !  
Quel est donc en ces lieux le dessein qui m'entraîne ?  
La consolation trop funeste & trop vaine

E

De

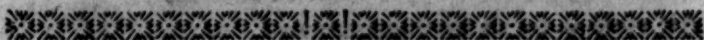
De faire avant ma mort à ses traitres appas  
 Un reproche inutile, & qu'on n'entendra pas,  
 Allons, je périrai, quoi que le ciel décide,  
 Fidèle au roi mon maître & même à la perfide,  
 Peut-être en apprenant ma constance & mon sort  
 Dans les bras de mon frère elle plaindra ma mort.

EMAR.

Cachez vos sentimens, c'est lui qu'on voit paraître,

VAMIR.

Des troubles de mon cœur puis-je me rendre maître ?



## SCENE IV.

LE DUC DE FOIX, VAMIR, EMAR.

LE DUC.

Ce mystère m'irrite, & je prétends savoir  
 Quel guerrier les destins ont mis en mon pouvoir.  
 Il semble avec horreur qu'il détourne la vue.

VAMIR.

O lumière du jour pourquoi m'es-tu renduë,  
 Te verrai-je ah cruelle ! en quels lieux, à quel prix !

LE DUC.

Qu'entends-je, & quels accens ont frappé mes esprits ?

VAMIR.

M'as-tu pu méconnaître ?

LE DUC.

Ah Vamir ! ah mon frère !

VAMIR.



VAMIR.

Ce nom jadis si cher, ce nom me désespère ;  
Je ne le suis que trop ce frère infortuné,  
Ton ennemi vaincu, ton captif enchainé.

LE DUC.

Tu n'es plus que mon frère, & mon cœur te pardonne,  
Mais je te l'avouerai, ta cruauté m'étonne.  
Si ton roi me poursuit, Vamir était-ce à toi  
A briguer, à remplir cet odieux emploi.  
Que t'ai-je fait ?

VAMIR.

Tu fais le malheur de ma vie,  
Je voudrais qu'aujourd'hui ta main me l'eût ravie.

LE DUC.

De nos troubles civils quels effets malheureux !

VAMIR.

Les troubles de mon cœur sont encor plus affreux.

LE DUC.

J'eusse aimé contre un autre à montrer mon courage,  
Vamir, que je te plains.

VAMIR.

Je te plains d'avantage  
De haïr ton païs, de trahir sans remords  
Et le roi qui t'aimait & le sang dont tu sors.

LE DUC.

Arrête, épargne moi l'infame nom de traître.  
A cet indigne mot je m'oublierais peut-être.  
Non, mon frère, jamais je n'ai moins mérité  
Le reproche odieux de l'infidélité.  
Je suis prêt de donner à nos tristes provinces  
A la France sanglante, au reste de nos princes

L'exemple auguste & saint de la réunion,  
Après l'avoir donné de la division.

VAMIR.

Toi, tu pourais - - !

LE DUC.

Ce jour qui semble si funeste  
Des feux de la discorde éteindra ce qui reste.

VAMIR.

Ce-jour est trop horrible.

LE DUC.

Il va combler mes vœux - -

VAMIR.

Comment ?

LE DUC.

Tout est changé ; ton frère est trop heureux.

VAMIR.

Je te crois : on disait que d'un amour extrême  
Violent, effrené (car c'est ainsi qu'on aime)  
Ton cœur depuis trois mois s'occupait tout entier.

LE DUC.

J'aime, oui, la renommée a pû le publier :  
Oui, j'aime avec fureur : une telle alliance  
Semblait pour mon bonheur attendre ta présence.  
Oui, mes ressentimens, mes droits, mes alliés,  
Gloire, amis, ennemis, je mets tout à ses pieds.

(à sa suite.)

Allez, & dites lui que deux malheureux frères  
Jettés par le destin dans des partis contraires  
Pour marcher désormais sous le même étendart  
De ses yeux souverains n'attendent qu'un regard.

(à Va-

(à Vamir)

Ne blame point l'amour où ton frère est en proie,  
Pour me justifier il suffit qu'on la voie.

V A M I R.

Mon frère ! - - - elle vous aime ?

L E D U C.

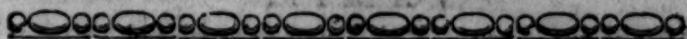
Elle le doit du moins !  
Il n'était qu'un obstacle au succès de mes soins,  
Il n'en est plus, je veux que rien ne nous sépare.

V A M I R.

Quels effroyables coups le cruel me prépare !  
Ecoute, à ma douleur ne veux-tu qu'insulter ?  
Me connais-tu ? fais-tu ce que j'osais tenter ?  
Dans ces funestes lieux fais-tu ce qui m'amène ?

L E D U C.

Oublions ces sujets de discorde & de haine.



SCÈNE V.

LE DUC DE FOIX, VAMIR, AMELIE.

A M E L I E.

C'est lui, ciel soutien moi ? je me meurs - - !

L E D U C.

Écoutés :

Mon bonheur est venu de nos calamités,  
J'ai vaincu, je vous aime, & je retrouve un frère.  
Sa présence à mes yeux vous rend encor plus chère.  
Et vous mon frère, & vous, soyez ici témoin  
Si l'excès de l'amour peut emporter plus loin.



Ce que votre reproche ou bien votre prière,  
 Le genereux Lisois, le roi, la france entière  
 Demanderaient ensemble & qu'ils n'obtiendraient pas,  
 Soumis & subjugué je l'offre à ses appas.  
 De l'ennemi des rois vous avez craint l'homage ;  
 Vous aimez, vous servez une cour qui m'outrage.  
 Eh bien, il faut céder, vous disposez de moi,  
 Je n'ai plus d'alliés, je suis à votre roi.  
 L'amour qui malgré vous nous a faits l'un pour l'autre  
 Ne me laisse de choix, de parti que le vôtre.  
 Vous, courez mon cher frère, allez dès ce moment  
 Annoncer à la cour un si grand changement,  
 Soiez libre : partez, & de mes sacrifices  
 Allez offrir au roi les heureuses prémices.  
 Puis-je à ses genoux présenter aujourd'hui  
 Celle qui m'a dompté, qui me ramène à lui,  
 Qui d'un prince ennemi fait un sujet fidèle,  
 Changé par ses regards & vertueux par elle.

## V A M I R.

Il fait ce que je veux, & c'est pour m'accabler !  
 Prononcez notre arrêt madame, il faut parler.

## L E D U C.

Eh quoi, vous demeurez interdite & muette ?  
 De mes soumissions êtes-vous satisfaite ?  
 Est-ce assez qu'un vainqueur vous implore à genoux.  
 Faut-il encor ma vie ? Ingrate elle est à vous.  
 Un mot peut me l'oter, la fin m'en sera chère,  
 Je vivais pour vous seule, & mourrai pour vous plaire.

## A M E L I E.

Je demeure éperduë, & tout ce que je vois  
 Laisse à peine à mes sens l'usage de la voix.  
 Ah seigneur, si votre ame en effet attendrie  
 Plaint le sort de la france & chérit la patrie,

Un

Un si noble dessein, des soins si vertueux  
Ne feront point l'effet du pouvoir de mes yeux,  
Ils auront dans vous même une source plus pure,  
Vous avez écouté la voix de la nature,  
L'amour a peu de part où doit régner l'honneur.

LE DUC.

Non, tout est votre ouvrage & c'est là mon malheur,  
Sur tout autre intérêt ce triste amour l'emporte.  
Accablez moi de honte, accusez moi, n'importe.  
Dussai-je vous déplaire & forcer votre cœur,  
L'autel est prêt, venez.

VAMIR.

Vous osez ?

AMELIE.

Non seigneur,

Avant que je vous cède & que l'himen nous lie,  
Aux yeux de votre frère arrachez moi la vie,  
Le sort met entre nous un obstacle éternel :  
Je ne puis être à vous.

LE DUC.

Vamir ! ingrate ! ah ciel !

C'est donc fait ; mais non, mon cœur fait se contraindre,  
Vous ne méritez pas que je daigne m'en plaindre.  
Vous auriez dû peut-être avec moins de détour  
Dans ses premiers transports étouffer mon amour,  
Et par un prompt aveu qui m'eût guéri sans doute  
M'épargner les affronts que mon erreur me coûte ;  
Mais je vous rends justice, & ces séductions  
Qui vont au fonds des cœurs chercher nos passions,  
L'espoir qu'on donne à peine afin qu'on le faisisse  
Ce poison préparé des mains de l'artifice

Sous

Sous les effets d'un charme aussi trompeur que vain,  
Que l'œil de la raison regarde avec dédain.  
Je suis libre par vous, cet art que je déteste,  
Cet art qui m'enchaina brise un joug si funeste,  
Et je ne prétends pas indignement épris,  
Rougir devant mon frère & souffrir des mépris;  
Montrez moi seulement ce rival qui se cache,  
Je lui cède avec joie un poison qu'il m'arrache.  
Je vous dédaigne assez tous deux pour vous unir  
Perfide, & c'est ainsi que je dois vous punir.

## A M E L I E.

Je devrais seulement vous quitter & me taire,  
Mais je suis accusée, & ma gloire m'est chère.  
Votre frère est présent & mon honneur blessé  
Doit repousser les traits dont il est offensé.  
Pour un autre que vous ma vie est destinée,  
Je vous en fais l'aveu, je m'y vois condamnée.  
Oui, j'aime, & je serais indigne devant vous  
De celui que mon cœur s'est promis pour époux,  
Indigne de l'aimer si par ma complaisance  
J'avais à votre amour laissé quelque espérance.  
Vous avez regardé ma liberté, ma foi  
Comme un bien de conquête & qui n'est plus à moi;  
Je vous devais beaucoup, mais une telle offense  
Ferme à la fin mon cœur à la reconnaissance.  
Sachez, que des bienfaits qui font rougir mon front  
A mes yeux indignés ne sont plus qu'un affront.  
J'ai plaint de votre amour la violence vaine,  
Mais après ma pitié n'attirez point ma haine.  
J'ai rejeté vos vœux que je n'ai point bravés,  
J'ai voulu votre estime, & vous me la devés.



LE DUC.

Je vous dois ma colère, & sachez qu'elle égale  
Tous les emportemens de mon amour fatale.  
Quoi donc, vous attendiez pour oser m'accabler  
Que Vamir fut présent & me vit immoler,  
Vous vouliez ce témoin de l'affront que j'endure.  
Allez, je le croirais l'auteur de mon injure  
Si - - - mais il n'a point vû vos funestes appas.  
Mon frère trop heureux ne vous connaissait pas.  
Nommez donc mon rival ; mais gardez-vous de croire  
Que mon lâche dépit lui cède la victoire.  
Je vous trompais ; mon cœur ne peut feindre longtems  
Je vous traîne à l'autel à ses yeux expirans ;  
Et ma main sur sa cendre à votre main donnée,  
Va tremper dans le sang les flambeaux d'himenée.  
Je fai trop qu'on a vû lachement abusés  
Pour des mortels obscurs des princes méprisés,  
Et mes yeux perceront dans la foule inconnue  
Jusqu'à ce vil objet qui se cache à ma vue.

VAMIR.

Pourquoi d'un choix indigne osez-vous l'accuser ?

LE DUC.

Et pourquoi vous cruel, osez-vous l'excuser ?  
Est-il vrai que de vous elle était ignorée ?  
Ciel ! à ce piège affreux ma foi serait livrée !  
Tremblez - - -

VAMIR.

Moi, que je tremble ! ah j'ai trop dévoré  
L'inexprimable horreur où toi seul m'as livré,  
J'ai forcé trop longtems mes transports au silence.  
Connais moi donc barbare, & remplis ta vangeance.  
Connais un désespoir à tes fureurs égal,  
Frappe, voilà mon cœur, & voilà ton rival.

F

LE

## LE DUC.

Toi cruel ! toi Vamir !

## VAMIR.

Oui, depuis deux années

L'amour la plus secrète a joint nos destinées.  
C'est toi dont les fureurs ont voulu m'arracher  
Le seul bien sur la terre où j'ai pu m'attacher.  
Tu fais depuis trois mois les horreurs de ma vie,  
Les maux que j'éprouvais passaient ta jalousie.  
Par tes égaremens juge de mes transports,  
Nous puîsames tous deux dans ce sang dont je fors  
L'excès des passions qui dévorent une ame.  
La nature à tous deux fit un cœur tout de flamme.  
Mon frère est mon rival, & je l'ai combattu.  
J'ai fait taire le sang, peut-être la vertu,  
Furieux, aveuglé, plus jaloux que toi même,  
J'ai couru, j'ai volé pour t'oter ce que j'aime.  
Rien ne m'a retenu, ni tes superbes tours,  
Ni le peu de soldats que j'avais pour secours,  
Ni le lieu, ni le tems, ni surtout ton courage,  
Je n'ai vû que ma flamme & ton feu qui m'outrage.  
L'amour fut dans mon cœur plus fort que l'amitié,  
Sois cruel comme moi, punis moi sans pitié,  
Aussi bien tu ne peux t'assurer ta conquête,  
Tu ne peux l'épouser qu'aux dépens de ma tête.  
A la face des cieux je lui donne ma foi,  
Je te fais de nos vœux le témoin malgré toi.  
Frappe, & qu'après ce coup ta cruauté jalouse  
Traine aux pieds des autels ta sœur & mon épouse,  
Frappe dis-je, oses-tu ?

LE DUC.

Traître, c'en est assez.

Qu'on l'ôte de mes yeux, soldats obéissez.

AMELIE.

Non, demeurez. Cruel ! ah prince est-il possible  
Que la nature en vous trouve une ame inflexible !  
Seigneur !

VAMIR.

Vous le prier ? plaignez le plus que moi  
Plaignez le, il vous offense, il a trahi son roi.  
Va, je suis dans ces lieux plus puissant que toi même,  
Je suis vengé de toi, l'on te hait & l'on m'aime.

AMELIE.

Ah ! cher prince ! ah seigneur volez à vos genoux - - -

LE DUC.

Qu'on m'en réponde, allez : madame levez-vous,  
Vos prières, vos pleurs en faveur d'un parjure  
Sont un nouveau poison versé sur ma blessure,  
Vous avez mis la mort dans ce cœur outragé.  
Mais perfide, croiez que je mourrai vengé.  
Adieu. Si vous voyez les effets de ma rage  
N'en accusez que vous, vos maux sont votre ouvrage.

AMELIE.

Je ne vous quitte pas, écoutez moi seigneur.

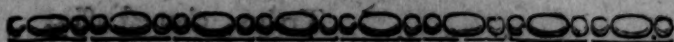
LE DUC.

Eh bien, achevez donc de déchirer mon cœur,  
Parlez.

F 2

SCENE





## SCÈNE VI.

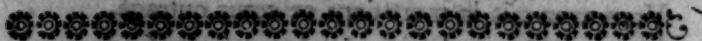
LE DUC, VAMIR, AMÉLIE, LISOIS.

LISOIS.

J'allais partir, un peuple téméraire  
 Se soulève en tumulte au nom de votre frère.  
 Le désordre est partout, vos soldats consternés  
 Désertent les drapeaux de leurs chefs étonnés,  
 Et pour comble de maux vers la ville alarmée  
 L'ennemi rassemblé fait marcher son armée.

LE DUC.

Allez, cruelle, allez : vous ne jouïrez pas  
 Du fruit de votre haine & de vos attentats.  
 Rentrez. Aux factieux je vais montrer leur maître.  
 Dangeſte ſuivez la---- (à Liſois) vous veillez ſur ce traitre.



## SCÈNE VII.

VAMIR, LISOIS.

LISOIS.

Le ſeriez-vous ſeigneur, auriez-vous démenti  
 Le ſang de ces héros dont vous êtes forti ?  
 Auriez-vous violé par cette lâche injure  
 Et les droits de la guerre & ceux de la nature ?  
 Un prince à cet excès pourrait-il ſ'oublier ?

VAMIR.

Non, mais ſuis-je réduit à me juſtifier ?

Liſois,

Lisois, ce peuple est juste, il t'apprend à connoître  
Que mon frère est rebelle & qu'il trahit son maître.

L I S O I S.

Ecoutez, ce serait le comble des mes vœux  
De pouvoir aujourd'hui vous réunir tous deux.  
Je vois avec regret la France défolée,  
A nos dissensions la nature immolée,  
Sur nos communs débris l'Africain élevé  
Menaçant cet état par nous même énérvé :  
Si vous avez un cœur digne de votre race,  
Faites au bien public servir votre disgrâce,  
Rapprochez les partis, unissez vous à moi  
Pour calmer votre frère & fléchir votre roi,  
Pour éteindre le feu de nos guerres civiles.

V A M I R.

Ne vous en flattez pas, vos soins sont inutiles.  
Si la discorde seule avoit armé mon bras,  
Si la guerre & la haine avoient conduit mes pas.  
Vous pourriez espérer de réunir deux frères  
L'un de l'autre écartés dans des partis contraires ;  
Un obstacle plus grand s'oppose à ce retour.

L I S O I S.

Et quel est-il, seigneur ?

V A M I R.

Ah reconnais l'amour.

Reconnais la fureur qui de nous deux s'empare,  
Qui m'a fait téméraire, & qui le rend barbare.

L I S O I S.

Ciel, fait-il voir ainsi par des caprices vains  
Annéantir le fruit des plus nobles desseins !  
L'amour subjuguier tout, ses cruelles faiblesses  
Du sang qui se revolte étouffer les tendresses,

Des \

Des frères se hait, & naître en tous climats.  
 Des passions des grands le malheur des états ?  
 Princes, de vos amours laissons là le mystère,  
 Je vous plains tous les deux, mais je sers votre frère.  
 Je vais le seconder, je vais me joindre à lui  
 Contre un peuple insolent qui se fait votre appui.  
 Le plus pressant danger est celui qui m'appelle,  
 Je vois qu'il peut avoir une fin bien cruelle,  
 Je vois le passions plus puissantes que moi,  
 Et l'amour seul ici me fait frémir d'effroi.  
 Mais le prince m'attend, Je vous laisse & j'y vole.  
 Soiez mon prisonnier, mais sur votre parole.  
 Elle me suffira.

V A M I R.

Je vous la donne.

L I S O I S.

Et moi

Je voudrais de ce pas porter la sienne au roi,  
 Je voudrais cimenter dans l'ardeur de lui plaire  
 Du sang de nos tyrans une union si chère ;  
 Mais ces fiers ennemis sont bien moins dangereux  
 Que ce fatal amour qui vous perdra tous deux.

V A M I R.

*Fin du troisième Acte.*

L I S O I S.

ACTE



TRAGÉDIE.

ALFAMA

ACTE IV.

SCÈNE I.

VAMIR, AMELIE, EMAR.

AMELIE.

Quelle fuite grand dieu d'affreuses destinées !  
Quel tissu de douleurs l'une à l'autre enchainées !  
Un orage imprévu m'enlève à votre amour,  
Un orage nous joint, & dans le même jour  
Quand je vous suis renduë un autre sépare !  
Vamir, frère adoré d'un frère trop-barbare.  
Vous le voulez Vamir, je pars & vous restez.

VAMIR.

Voiez par quels liens mes pas sont arrêtez.  
Au pouvoir d'un rival ma parole me livre,  
Je peux mourir pour vous & je ne peux vous suivre.

AMELIE.

Vous l'osâtes combattre, & vous n'osez le fuir ?

VAMIR.

L'honneur est mon tiran, je lui dois obéir.  
Profitez du tumulte où la ville est livrée.  
La retraite à vos pas déjà semble assurée.  
On vous attend. Le ciel a calmé son courroux.  
Espérez.

AMELIE.

Et que puis-je espérer loin de vous ?

VAMIR.

Ce n'est qu'un jour,

AME.

Ce jour est un siècle funeste.

Rendez vains mes soupçons, ciel vangeur que j'ateste  
Seigneur, de votre sang le maure est altéré ;  
Ce sang à votre frère est il donc si sacré ?  
Il aime en furieux, mais il hait plus encore,  
Il est votre rival, & l'allié du maure.  
Je crains- - -

V A M I R.

Il n'oserait.

A M E L I E.

Son cœur n'a point de frein,

Il vous a menacé : menace-t-il envain ?

V A M I R.

Il tremblera bientôt. Le roi vient & nous vange.  
La moitié de ce peuple à ses drapeaux se range.  
Allez, si vous m'aimez dérobez vous aux coups  
Des foudres allumés grondans autour de nous,  
Au tumulte, au carnage, au désordre effroyable,  
Dans des murs pris d'assauts malheur inévitable.  
Mais craignez encor plus mon rival furieux,  
Craignez l'amour jaloux qui veille dans ses yeux.  
Cet amour méprisé se tournerait en rage.  
Fuyez sa violence, évitez un outrage  
Qu'il me faudrait laver de son sang & du mien.  
Seul espoir de ma vie & mon unique bien,  
Mettez en sûreté ce seul bien qui me reste,  
Ne vous exposez pas à cet éclat funeste.  
Cédez à mes douleurs, qu'il vous perde, partés,

A M E L I E.

Et vous vous exposez seul à ses cruautés.

V A M I R,

Ne craignant rien pour vous, je craindrai peu mon frère.  
Que dis-je ? mon appui lui devient nécessaire.

Son

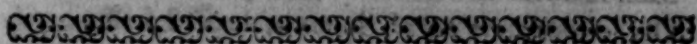
Son captif aujourd'hui, demain son bienfaiteur,  
Je pourrai de son roi lui rendre la faveur.  
Protéger mon rival est la gloire où j'aspire.  
Arrachez vous surtout à son fatal empire,  
Songez que ce matin vous quittiez ses états.

A M E L I E.

Ah je quitais des lieux que vous n'habitez pas,  
Dans quelque azile affreux que mon destin m'entraîne  
Vamir j'y porterai mon amour & ma haine,  
Je vous adorerais dans le fonds des déserts,  
Au milieu des combats, dans la honte des fers,  
Dans la mort que j'attens de votre seule absence,

V A M I R.

Je succombe & vos pleurs épuissent ma constance.  
Nous avons trop tardé, ciel quel tumulte affreux ?



SCENE II.

AMELIE, VAMIR, LE DUC DE FOIX, GARDES.

L E D U C.

Je l'entends, c'est lui même. Arrête malheureux,  
Lâche qui me trahis, rival indigne arrête.

V A M I R.

Il ne te trahit point, mais il t'offre sa tête.  
Porte à tous les excès ta haine & ta fureur,  
Va, ne perds point de tems, le ciel arme un vengeur.  
Tremble, ton roi s'approche, il vient, il va paraître,  
Tu n'as vaincu que moi, redoute encor ton maitre.

L E D U C.

Il pourra te vanger, mais non te secourir  
Et ton sang - - -

A M E L I E.

Non cruel, c'est à moi de mourir.  
J'ai tout fait. C'est par moi que ta garde est séduite,  
J'ai gagné tes soldats, j'ai préparé ma fuite,

G

Puiss



Punis ces attentats & ces crimes si grands  
De sortir d'esclavage & de fuir les tyrans,  
Mais respecte ton frère, & sa femme, & toi même :  
Il ne t'a point trahi, c'est un frère qui t'aime.  
Il voulait te servir quand tu veux l'opprimer :  
Quel crime a-t-il commis, cruel, que de m'aimer ?  
L'amour n'est-il en toi qu'un juge inexorable ?

L E D U C.

Plus vous le défendez plus il devient coupable.  
C'est vous qui le perdez, vous qui l'assassinés,  
Vous, par qui tous nos jours étaient empoisonnés,  
Vous qui pour leur malheur armiez des mains si chères ?  
Puisse tomber sur vous tout le sang des deux frères !  
Vous pleurez, mais vous pleurs ne peuvent me tromper,  
Je suis prêt à mourir, & prêt à le fraper :  
Mon malheur est au comble ainsi que ma faiblesse  
Oui je vous aime encor, le tems, le péril presse,  
Vous pouvez à l'instant parer le coup mortel,  
Voilà ma main, venez, sa grace est à l'autel.

A M E L I E.

Moi seigneur ?

L E D U C.

C'est assez.

A M E L I E.

Moi, que je le trahisse ?

L E D U C.

Arrêtez, - - - répondez.

A M E L I E.

Je ne puis.

L E D U C.

Qu'il périsse.

V A M I R.

Ne vous laissez pas vaincre en ces affreux combats,  
Osez m'aimer assez pour vouloir mon trépas.  
Abandonnez mon sort au coup qu'il me prépare,  
Je mourrai triomphant des mains de ce barbare,  
Et si vous succombiez à son lâche courroux,  
Je n'en mourrai pas moins, mais je mourrai pour vous.

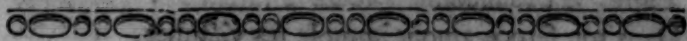
L E

TRAGÉDIE.

LE DUC.

51

Qu'on l'entraîne à la tour, allez, qu'en m'obéisse.



SCENE III.

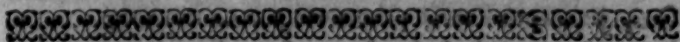
LE DUC, AMELIE.

AMELIE.

Vous cruel ! vous feriez cet affreux sacrifice ?  
De son vertueux sang vous pourriez vous couvrir ?  
Quoi, voulez-vous ?

LE DUC.

Je veux vous haïr & mourir,  
Vous rendre malheureuse encor plus que moi même,  
Répandre devant vous tout le sang qui vous aime,  
Et vous laisser des jours plus cruels mille fois  
Que le jour où l'amour nous a perdus tous trois.  
Laissez-moi, votre vuë augmente mon suplice.



SCENE IV.

LE DUC, AMELIE, LISOIS.

AMELIE (*à Lisois*).

Ah, je n'attends plus rien que de votre justice.  
Lisois, contre un cruel osez me secourir.

LE DUC.

Garde toi de l'entendre, ou tu vas me trahir.

AMELIE.

J'ateste ici le ciel - - -

LE DUC.

Eloignez de ma vuë  
Amis, delivrez moi d'un object qui me tue.

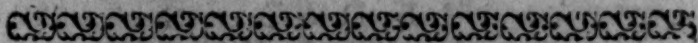
AMELIE.

Va tiran, c'en est trop, va dans mon désespoir  
J'ai combattu l'horreur que je sens à te voir,  
J'ai cru malgré ta rage à ce point emportée  
Qu'une femme du moins en serait respectée.

G 2

L'amour

L'amour adoucit tout hors tons barbare cœur.  
 Tigre, je t'abandonne à toute ta fureur ;  
 Dans ton féroce amour immole tes victimes,  
 Compte dès ce moment ma mort parmi tes crimes,  
 Mais compte encor la tienne. Un vangeur va venir,  
 Tremble, ton maitre approche, & va tous nous unir.  
 Tombe avec tes remparts, tombe & peri sans gloire,  
 Meurs & que l'avenir prodigue à la mémoire,  
 A tes feux, à ton nom de mon cœur abhorrez  
 La haine & le mépris que tu m'as inspiré.



## S C E N E V.

LE DUC DE FOIX, LISOIS.

L E D U C.

Oui, cruelle ennemie & plus que moi farouche,  
 Oui, j'accepte l'arrêt prononcé par ta bouche,  
 Que la main de la haine & que les mêmes coups  
 Dans l'horreur du tombeau nous réunissent tous.

L I S O I S.

Il ne se connaît plus, il succombe à sa rage.

L E D U C.

Eh bien, souffriras-tu ma honte & mon outrage ?  
 Le tems presse, veux-tu qu'un rival odieux  
 Enlève la perfide & l'épouse à mes yeux ?  
 Tu crains de me répondre ? attends-tu que le traître  
 Ait soulevé mon peuple, & me livre à son maitre.

L I S O I S.

Je vois trop en effet que le parti du roi  
 Des peuples fatigués fait chanceler la foi,  
 De la sedition la flamme réprimée  
 Vit encor dans les cœurs en secret rallumée.

L E D U C.

C'est Vamir qui l'allume, il nous a trahis tous.

L I S O I S.

Je suis loin d'excuser ses crimes envers vous,

La



La fuite en est à craindre & me remplit d'allarmes,  
Dans la plaine déjà les français sont en armes,  
Et vous êtes perdu si le peuple excité  
Croit dans la trahison trouver sa sûreté.  
Vos dangers sont accrus.

LE DUC.

Eh bien, que faut-il faire ?

LISOIS.

Les prévenir, dompter l'amour & la colère.  
Aions encor mon prince en cette extrémité  
Pour prendre un parti sûr assez de fermeté,  
Nous pouvons conjurer ou braver la tempête,  
Quoi que vous décidiez ma main est toute prête.  
Vous vouliez ce matin par un heureux traité  
Appaiser avec gloire un monarque irrité,  
Ne vous rebutez pas : ordonnez & j'espère  
Signer en votre nom cette paix salutaire,  
Mais s'il vous faut combattre & courir au trépas,  
Vous savez qu'un ami ne vous survivra pas.

LE DUC.

Ami dans le tombeau laisse moi seul descendre,  
Vis pour servir ma cause & pour vanger ma cendre.  
Mon destin s'accomplit, & je cours l'achever.  
Qui cherche bien la mort est sûr de la trouver.  
Mais je la veux terrible, & lorsque je succombe  
Je veux voir mon rival entraîné dans ma tombe.

LISOIS.

Comment ? de quelle horreur vos sens sont possédés ?

LE DUC.

Il est dans cette tour où vous seul commandés,  
Et vous m'avez promis que contre un téméraire - - -

LISOIS.

De qui me parlez-vous seigneur, de votre frère ?

LE DUC.

Non, je parle d'un traître & d'un lâche ennemi,  
D'un rival que j'abhorre & qui m'a tout ravi.  
Le maure attend de moi la tête du parjure,

LISOIS.

Vous leur avez promis de trahir la nature ?

LE

L E D U C.

Dès long temps du perfide ils ont proscrit le fang.

L I S O I S.

Et pour leur obéir vous lui percez le flanc ?

L E D U C.

Non, je n'obéis point à leur haine étrangère,

J'obéis à ma rage, & veux la satisfaire.

Que m'importe l'état & mes vains alliés ?

L I S O I S.

Ainsi donc à l'amour vous le sacrifiez,

Et vous me chargez moi du soin de son supplice ?

L E D U C.

Je n'attends pas de vous cette prompte justice,

Je suis bien malheureux, bien digne de pitié,

Trahi dans mon amour, trahi dans l'amitié.

Allez. Je puis encor dans le sort qui me presse

Trouver de vrais amis qui tiendront leur promesse.

D'autres me serviront & n'allégueront pas

Cette triste vertu, l'excuse des ingrats.

L I S O I S (*après un long silence*).

Non, j'ai pris mon parti, soit crime, soit justice,

Vous ne vous plaindrez plus qu'un ami vous trahisse :

Vamir est criminel, vous êtes malheureux,

Je vous aime, il suffit. Je me rends à vos vœux.

Je fais qu'il est des tems pour les partis extrêmes,

Que les plus saints devoirs peuvent se taire eux mêmes,

Je ne souffrirai pas que d'un autre que moi

Dans de pareils momens vous éprouviez la foi,

Et vous reconnaitrez au succès de mon zèle,

Si Lisois vous aimait & s'il vous fut fidèle.

L E D U C.

Je te retrouve enfin dans ma calamité,

L'univers m'abandonne & toi seul m'es resté.

Tu ne souffriras pas que mon rival tranquille

Jouisse impunément de ma rage inutile,

Qu'un ennemi vaincu, maître de mes états,

Dans les bras d'une ingrate insulte à mon trépas.

L I-

LISOIS.

Non, mais en vous rendant ce malheureux service,  
Prince, je vous demande un autre sacrifice.

LE DUC.

Parle.

LISOIS.

Je ne veux pas que le maure en ces lieux  
Protecteur insolent commande sous mes yeux,  
Je ne veux pas servir un tyran qui nous brave,  
Ne puis-je vous vanger sans être son esclave ?  
Si vous voulez tomber pourquoi prendre un apui,  
Pour mourir avec vous ai-je besoin de lui ?  
Du sort de ce grand jour laissez moi la conduite,  
Ce que je fais pour vous peut être le mérite.  
Les maures avec moi pourraient mal s'accorder,  
Jusqu'au dernier moment je veux seul commander.

LE DUC.

Oui, pourvu qu'Amélie au désespoir reduite  
Pleure en larmes de sang l'amant qui l'a séduite,  
Pourvu que de l'horreur de ses gémissemens  
Ma douleur se repaisse à mes derniers momens,  
Tout le reste est égal & je te l'abandonne,  
Prépare le combat, agi, dispose, ordonne.  
Ce n'est plus la victoire où ma fureur prétend,  
Je ne cherche pas même un trépas éclatant.  
Aux cœurs désespérés qu'importe un peu de gloire ?  
Périsse ainsi que moi ma funeste mémoire,  
Périsse avec mon nom le souvenir fatal  
D'une indigne maitresse & d'un lâche rival.

LISOIS.

Je l'avoué avec vous : une nuit éternelle  
Doit couvrir s'il se peut une fin si cruelle.  
C'était avant le coup qu'il nous fallait mourir,  
Mais je tiendrai parole, & je vai vous servir.

*Fin du quatrième Acte.*



---

A C T E V.

---

## S C E N E I.

LE DUC DE FOIX, UN OFFICIER des gardes.

LE DUC.

O ciel ! me faudra-t-il de momens en momens  
 Voir & des trahisons & des soulèvemens ?  
 Eh bien, de ces mutins l'audace est terrassée ?

L'OFFICIER.

Seigneur, ils vous ont vû, la foule est dispersée.

LE DUC.

L'ingrat de tous côtés m'oprimait aujourd'hui,  
 Mon malheur est parfait, tous les cœurs sont à lui ?  
 Que fait Lisois ?

L'OFFICIER.

Seigneur, sa prompte vigilance  
 A partout des remparts assuré la défense.

LE DUC.

Ce soldat qu'en secret vous m'avez amené  
 Va-t-il exécuter l'ordre que j'ai donné ?

L'OFFICIER.

Oui seigneur, &amp; déjà vers la tour il s'avance.

LE DUC.

Ce bras vulgaire & sûr va remplir ma vengeance,  
 Sur l'incertain Lisois mon cœur a trop compté ;  
 Il a vu ma fureur avec tranquillité :  
 On ne soulage point des douleurs qu'on méprise.  
 Il faut qu'en d'autres mains ma vengeance soit mise,  
 Vous, que sur nos remparts on porte nos drapeaux,  
 Allez, qu'on se prépare à des périls nouveaux.  
 Vous sortez d'un combat, un autre vous appelle.  
 Ayez la même audace avec le même zèle ;

Imitez

# TRAGÉDIE.

Imitez votre maître : & s'il vous faut périr,  
Vous recevrez de moi l'exemple de mourir.

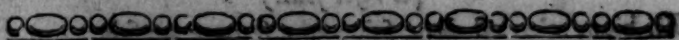
*(il reste seul.)*

Eh bien, c'en est donc fait : une femme perfide  
Me conduit au tombeau chargé d'un parricide.  
Qui ? moi, je tremblerais des coups qu'on va porter !  
Je chéris la vengeance & ne puis la goûter !  
Je frissonne : une voix gemissante & sévère  
Crie au fond de mon cœur, arrête, il est ton frère.  
Ah prince infortuné, dans ta haine affermi  
Songe à des droits plus saints, Vamir fut ton ami.  
O jours de notre enfance ! ô tendresses passées !  
Il fut le confident de toutes mes pensées.  
Avec quelle innocence & quels épanchemens  
Nos cœurs se sont appris leurs premiers sentimens !  
Que de fois partageant mes naissantes allarmes,  
D'une main fraternelle il essuia mes larmes !  
Et c'est moi qui l'immole ! & je puis sans effroi  
Déchirer dans ma rage un cœur qui fut à moi ?  
O passion funeste, ô douleur qui m'égare !  
Non, je n'étais point né pour devenir barbare,  
Je sens combien le crime est un fardeau cruel :  
Mais que dis-je ? Vamir est le seul criminel.  
Je reconnais mon sang, mais c'est à sa furie,  
Il m'enlève l'objet dont dépendait ma vie.  
Ah, de mon désespoir injuste & vain transport !  
Il l'aime, est-ce un forfait qui mérite la mort ?  
Hélas ! malgré le tems & la guerre & l'absence,  
Leur tranquille union croissait dans le silence,  
Ils nourrissaient en paix leur innocente ardeur  
Avant qu'un fol amour empoisonnât mon cœur,  
Mais lui même il m'attaque, il brave ma colère,  
Il me trompe, il me hait. N'importe, il est mon frère,  
C'est à lui seul de vivre, on l'aime, il est heureux,  
C'est à moi de mourir, mais mourons généreux,  
Je n'ai point entendu le signal homicide,

H

L'or-

L'organe des forfaits, la voix du parricide,  
Il en est tems encor.



## SCÈNE II.

LE DUC, L'OFFICIER des gardes.

LE DUC.

Que tout soit suspendu,

Vole à la tour.

L'OFFICIER,

Seigneur . . .

LE DUC.

De quoi t'allarmes-tu ?

Cours, obéis.

L'OFFICIER.

J'ai vu non loin de cette porte

Un corps souillé de sang qu'en secret on emporte,

C'est Lisois qui l'ordonne & je crains que le sort. . .

LE DUC.

Quoi déjà . . ? Dieu qu'entens-je ? ah ciel, mon frère est mort !

Il est mort & je vis, & la terre entrouverte

Et la foudre en éclats n'ont point vengé sa perte ?

Ennemi de l'état, factieux, inhumain,

Frère dénaturé, ravisseur, assassin,

O ciel ! autour de moi que j'ai creusé d'abîmes,

Que l'amour m'a changé, qu'il me coûte de crimes !

Le voile est déchiré, je m'étais mal connu,

Au comble des forfaits je suis donc parvenu !

Ah Vamir ! ah mon frère ! ah jour de ma ruine !

Je sens que je t'aimais, & mon bras t'assassine !

Quoi ? mon frère ?

L'OFFICIER.

Amélie avec empressement

Veut seigneur, en secret vous parler un moment.

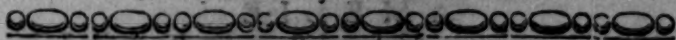
LE DUC.

Chers amis, empêchez que la cruauté avance ;

Je



Je ne puis soutenir ni souffrir sa présence.  
Mais non, d'un parricide elle doit se vanger.  
Dans mon coupable sang sa main doit se plonger.  
Qu'elle entre, ah ! je succombe & ne vis plus qu'à peine.



SCÈNE III.

LE DUC AMELIE, TAISE.

AMELIE.

Vous l'emportez seigneur, & puisque votre haine,  
(Comment puis-je autrement appeller en ce jour  
Ces affreux sentimens que vous nommez amour ?)  
Puisqu'à ravir ma foi votre haine obstinée  
Veut ou le sang d'un frère ou ce triste himenée ;  
Puisque je suis réduite à l'exécration sort,  
Ou de trahir Vamir ou de hater sa mort,  
Et que de votre rage & ministre & victime,  
Je n'ai plus qu'à choisir mon supplice & mon crime,  
Mon choix est fait, seigneur, & je me donne à vous.  
A force de serments vous êtes mon époux,  
Brisez les fers honteux dont vous chargez un frère,  
De vos murs sous ses pas abaissez la barrière,  
Que je ne tremble plus pour des jours si chéris,  
Je trahis mon amant, je le perds à ce prix.  
Je vous épargne un crime, & suis votre conquête.  
Commandez, disposez, ma main est toute prête.  
Sachez que cette main, que vous tyrannisez,  
Punira la faiblesse où vous me réduisez.  
Sachez qu'au temple même où vous m'allez conduire...  
Mais vous voulez ma foi, ma foi doit vous suffire,  
Allons... eh qui ! d'où vient ce silence affecté ?  
Quoi, votre frère encor n'est point en liberté ?

LE DUC.

Mon frère ?

H 2

AME-

A M E L I E

A M E L I E.

Dieu puissant, dissipez mes allarmes !

Ciel ! de vos yeux cruels je vois tomber des larmes !

L E D U C.

Vous demandez sa vie ?

A M E L I E.

Ah ! qu'est-ce que j'entends ?

Vous, qui m'aviez promis. . . .

L E D U C.

Madame, il n'est plus tems.

A M E L I E.

Il n'est plus tems ? Vamir !

L E D U C.

Il est trop vrai, cruelle,

Oui, l'amour a conduit cette main criminelle,

Lisois pour mon malheur a trop sçu m'obéir.

Ah, revenez à vous, vivez pour me punir,

Frappez, que votre main contre moi ranimée

Perce un cœur inhumain qui vous a trop aimée,

Un cœur dénaturé qui n'attend que vos coups.

Oui, j'ai tué mon frère, &amp; l'ai tué pour vous ;

Vangez sur ce coupable indigne de vous plaire

Tous les crimes affreux que vous m'avez fait faire.

A M E L I E (*se jettant entre les bras de Taïse.*)

Vamir est mort, barbare ?

L E D U C.

Oui, mais c'est de ta main

Que son sang veut ici le sang de l'assassin.

A M E L I E (*soutenue par Taïse & presque évanouie ?*)

Vamir est mort !

L E D U C.

Achève une juste vengeance,

Qu'à tes genoux tremblans mon désespoir commence.

A M E L I E.

Va, porte ailleurs ton crime &amp; ton vain repentir,

Laisse moi l'adorer, l'embrasser &amp; mourir.

Il suffit. . . .

L E

TRAGÉDIE.

61

LE DUC.

Ton reproche . . .

AMELIE.

Epargne ma misère,

Laisse moi, je n'ai plus de reproche à te faire.

LE DUC.

Mon crime est au dessus de toute ta douleur,

L'amour qui l'a commis en augmente l'horreur.

Frappe un cœur forcené qui t'idolâtre encore,

Non moins qu'il se condamne & non moins qu'ils'abhorre.

AMELIE (*revenant à elle avec fureur.*)

Il n'est donc plus ! arrête exécration affassin,

Réunis deux amans. Tu me retiens envain.

Monstre, que cette épée

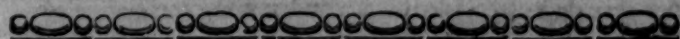
LE DUC.

Eh bien chere Amélie,

Par pitié, par vengeance arrache moi la vie,

Je ne mérite pas de mourir de tes coups

Que ma main les conduise. . .



SCENE IV.

LE DUC, AMELIE, LISOIS.

LISOIS.

Ah ciel ! que faites-vous ?

LE DUC.

Laissez-moi me punir & me rendre justice.

AMELIE. (*à Lisois.*)

Vous, d'un assassinat vous êtes le complice ?

LE DUC.

Ministre de mon crime as-tu pû m'obéir ?

LISOIS.

Je vous avais promis seigneur de vous servir.

LE DUC.

Malheureux que je suis ! ta sévère rudesse

A cent fois de mes sens combattu la faiblesse,



Ne devais-tu te rendre à mes tristes souhaits  
Que quand ma passion t'ordonnait des forfaits ?  
Tu ne m'as obéi que pour perdre mon frère.

L I S O I S.

Lorsque j'ai refusé ce sanglant ministère,  
Votre aveugle courroux n'allait-il pas soudain  
Du soin de vous vanger charger une autre main ?

L E D U C.

L'amour, le seul amour, de mes sens toujours maître  
En m'ôtant ma raison m'eût excusé peut-être ;  
Mais toi dont la sagesse & les réflexions  
Ont calmé dans ton sein toutes les passions,  
Toi, dont j'avais tant craint l'esprit ferme & rigide  
Avec tranquillité permettre un parricide !

L I S O I S.

Eh bien, puisque la honte avec le repentir  
Par qui la vertu parle à qui peut la trahir,  
D'un si juste remord ont pénétré votre ame,  
Puisque malgré l'excès de votre aveugle flamme  
Au prix de votre sang vous voudriez sauver  
Le sang dont vos fureurs ont voulu vous priver,  
Je peux donc m'expliquer, je peux donc vous apprendre  
Que de vous même enfin Lisois fait vous défendre.  
Connaissez moi madame, & calmez vos douleurs.

*(au duc)**(à Amélie.)*

Vous, gardez vos remords, & vous, sechez vos pleurs,  
Que ce jour à tous trois soit un jour salutaire.  
Venez, paraissez prince, embrassez votre frère.  
*(le théâtre s'ouvre ; Vamir paraît.)*



## S C E N E V.

LE DUC, AMELIE, VAMIR, LISOIS.

A M E L I E.

Qui ? vous ?

L E

TRAGÉDIE.

63

LE DUC.

Mon frère !

AMELIE.

Ah ciel !

LE DUC.

Qui l'aurait pu penser !

VAMIR. (*s'avancant du fond du théâtre*).

J'ose encor te revoir, te plaindre, & t'embrasser.

LE DUC.

Mon crime en est plus grand puisque ton cœur l'oublie.

AMELIE.

Lisais, digne héros qui me donnez la vie.

LE DUC.

Il la donne à tous trois.

LISOIS.

Un indigne assassin

Sur Vamir à mes yeux avait levé la main,

J'ai tué le barbare, & prévenant encore

Les aveugles fureurs du feu qui vous dévore,

J'ai fait donner soudain le signal odieux,

Sûr que dans quelques tems vous ouvririez les yeux.

LE DUC.

Après ce grand exemple & ce service infigne

Le prix que je t'en dois, c'est de m'en rendre digne.

Le fardeau de mon crime est trop pesant pour moi.

Mes yeux couverts d'un voile & baissés devant toi,

Craignent de rencontrer & les regards d'un frère

Et la beauté fatale à tous les deux trop chère.

VAMIR.

Tous deux auprès du roi nous voulions te servir,

Quel est donc ton dessein ? parle.

LE DUC.

De me punir,

De nous rendre à tous trois une égale justice ;

D'expier devant vous par le plus grand supplice

Le plus grand des forfaits où la fatalité,

L'amour & le courroux m'avaient précipité.

J'ai-

J'aimais trop Amélie; & ma flamme cruelle  
 Dans mon cœur désolé s'irrite encor pour elle;  
 Lisois fait à quel point j'adorais ses apas  
 Quand ma jalouse rage ordonnait ton trépas,  
 Devoré malgré moi du feu qui me possède,  
 Je l'adore encor plus, & mon amour la cède,  
 Je m'arrache le cœur en vous rendant heureux,  
 Aimez vous, mais au moins pardonnez moi tous deux.

VAMIR.

Ah! ton frère à tes pieds digne de ta clémence  
 Egale tes bienfaits par la reconnaissance.

AMÉLIE.

Oui seigneur, avec lui j'embrasse vos genoux.  
 La plus tendre amitié va me rejoindre à vous:  
 Vous me paieez trop bien de mes douleurs souffertes.

LE DUC.

Ah! c'est trop me montrer mes malheurs & mes pertes,  
 Mais vous m'apprenez tous à suivre la vertu:  
 Ce n'est point à demi que mon cœur est rendu.

(à Vamir.)

Je suis en tout ton frère & mon ame attendrie  
 Imite votre exemple & chérit sa patrie.  
 Allons apprendre au roi pour qui vous combattez,  
 Mon crime, mes remords, & vos félicités.  
 Oui, je veux égaler votre foi, votre zèle,  
 Au sang, à la patrie, à l'amitié fidèle,  
 Et vous faire oublier après tant de tourmens  
 A force de vertus tous mes égaremens.

*Fin du cinquième & dernier Acte.*





